

# Bulletin mensuel : (2 octobre 1893)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **14 (1893)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134606>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**BULLETIN MENSUEL** (2 octobre 1893<sup>1</sup>).

L'Agence *Reuter* a transmis aux journaux anglais les renseignements suivants sur le retour à **Tunis** des **pélerins** musulmans qui s'étaient rendus cette année à la **Mecque**. Il en était parti 9000 de la Tunisie. Lorsque les survivants revinrent, on leur fit faire quarantaine dans l'île de Zembia, et après inspection médicale et désinfection, on leur permit de débarquer à Tunis. Les différentes sectes tunisiennes, avec les parents et les amis des pélerins, vinrent à leur rencontre au nombre de 12,000 personnes portant des bannières et chantant des hymnes. Lorsque le débarquement eut lieu et que l'on constata que des 9000 qui étaient partis, il n'en revenait que 2000, des cris et des lamentations s'élevèrent de toutes parts, des femmes tombèrent en défaillance, d'autres tombèrent à genoux suppliant le prophète de leur rendre ceux qu'elles avaient perdus. Les détails qu'ils rapportèrent de leur séjour à la Mecque étaient navrants. Les journaux quotidiens ont raconté comment la famine et le choléra avaient décimé les pélerins. Nous n'en dirons pas les détails. Mais nous comprenons, quelque attachés que nous soyons au principe de la liberté religieuse et de conscience, que les gouvernements se soient émus et qu'ils se demandent ce qu'il peut y avoir à faire pour prévenir le retour d'une mortalité semblable, presque inévitable au milieu des foules de pélerins accourus de toutes les parties du monde musulman, négligeant les mesures hygiéniques les plus élémentaires pour empêcher les épidémies d'exercer les ravages qu'elles ont faits cette année.

Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, M. Deloche a communiqué un mémoire de M. Paul Bourde, directeur de l'agriculture de la **Régence de Tunis** sur les cultures fruitières et en particulier sur celle de l'olivier dans le centre de la Tunisie. Bien qu'en apparence purement agricole, ce travail contient une étude du plus haut intérêt pour l'histoire et l'archéologie. Et en effet, le centre de la Tunisie présente un problème qui avait en vain jusqu'ici exercé la sagacité des savants. Si de Kairouan on se dirige soit vers Tébessa, soit vers Gafsa, soit vers Gabès, soit vers Sfax, le sol des plaines qu'on traverse est partout le même. C'est un sable rougeâtre, sec, d'apparence stérile, et sur

<sup>1</sup> Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la quatrième page de la couverture.

lequel ne pousse, par touffes clairsemées, qu'une végétation rare et chétive. On est là, au cœur de l'ancienne Byzacène, province qui a eu jadis une grande réputation de fertilité. Avant que la conquête arabe eût déboisé et dépeuplé toute cette région, les voyageurs, au dire des historiens arabes, pouvaient aller de Tébessa à Gafsa toujours à l'ombre des forêts et des jardins. Au milieu de ces solitudes se dressent aujourd'hui les ruines de villes de l'importance desquelles on peut se rendre compte avec assez d'exactitude par leurs monuments, encore en partie debout, et par leur assiette encore visible. — Thysdrus, dont l'amphithéâtre, le cirque et le grand temple étaient colossaux, a dû avoir plus de 100,000 habitants; Suffetula a dû en avoir 20 à 25,000; Cilium 12 à 15,000, et Thelepte, la plus grande ville de l'intérieur de la Tunisie ancienne après Thysdrus, 50 à 60,000. Outre ces grands centres, de gros bourgs comme Bararus, Masclianæ, Cilma, Nara, Menegere, Menegesem, Alonianum, pour ne parler que de l'intérieur, comptaient eux-mêmes plusieurs milliers d'habitants. Entre ces villes et ces bourgs, un grand nombre de villages et de fermes isolées, dont on rencontre les restes à chaque pas pour ainsi dire, couvraient la campagne. Comment un pays aujourd'hui aussi aride a-t-il pu nourrir autrefois une population aussi dense ? Quelles sont les causes qui en ont fait une solitude ?

Trompés par la réputation que les anciens ont faite à la Tunisie comme productrice de céréales, et ne retrouvant pas les conditions agricoles nécessaires à cette culture, les savants qui ont exploré cette région ont cru que le climat et le sol en avaient été profondément modifié depuis l'antiquité. M. Bourde démontre qu'il n'en est rien. Le secret de l'ancienne prospérité du centre de la Tunisie tient tout entier dans ce point, que les Romains y avaient introduit les seules cultures auquel il soit propre, à savoir les cultures fruitières. Les Arabes nomades, en l'envahissant, ont détruit ces cultures, et il est redevenu désert. Les preuves tirées de l'observation des lieux et des historiens, surtout des historiens arabes que M. Bourde a accumulées, ne laissent aucun doute à cet égard. Ces constatations sont extrêmement encourageantes pour l'avenir du centre de la Tunisie. Ce que la colonisation romaine avait fait rien n'empêche, en effet, la colonisation française de le refaire. La reconstitution de la forêt d'arbres fruitiers qui a couvert le centre de la Tunisie pendant les dix premiers siècles de notre ère est déjà recommencée. — Le gouvernement tunisien, qui possède de vastes territoires dans la région, les met à la disposition des planteurs à raison de 10 fr. l'hectare. Les indigènes de Sfax en ont déjà planté 54,000 hectares environ. Les colons français s'y

mettent à leur tour. Ils ont, depuis dix-huit mois, entrepris la plantation de 25,000 hectares. L'olivier ne commençant à rapporter que vers dix ans et n'entrant en plein rapport qu'à vingt, c'est un placement à très long terme ; mais l'exemple des Sfaxiens est d'accord avec les enseignements de l'archéologie pour montrer qu'aujourd'hui comme dans l'antiquité l'agriculture africaine n'offre point de rendement plus sûr et plus rémunérateur.

Des dépêches de **Tripoli** ont annoncé que Rahab, ancien esclave du fameux Zobéir pacha, s'est emparé de la capitale du **Baghirmi** après un long siège. Les sultans du Ouadaï et du Bornou ont envoyé des troupes contre lui, mais Rahab dispose de fusils perfectionnés et est en état de résister. Nos lecteurs se rappellent que lors du passage de l'expédition Maistre, le sultan du Baghirmi, Gaouranga, était installé à Bougouman, sa capitale ; grâce à son administration, la paix régnait dans ses États ; tout en entretenant de bonnes relations avec le Bornou et le Ouadaï, il cherchait à étendre son influence dans les pays encore païens du sud. Il plaçait des résidents dans les principaux centres, tandis que les fils des chefs, envoyés à la capitale y étaient élevés et traités avec honneur, s'y convertissaient à l'islamisme, et quand ils avaient pu apprécier les bienfaits d'une civilisation supérieure, ils étaient renvoyés dans leurs pays respectifs où ils devenaient chefs à leur tour.

Les communications postales de l'**Abyssinie** avec l'Europe s'effectuent à l'heure actuelle par quatre routes principales : la voie italienne qui va d'Assab au Choa par le Aoussa ; la voie française qui part également du Choa pour arriver à Djiboutil par le Harrar, et les routes anglaises du Choa à Zeilah et Berberah, également par Harrar. C'est par les caravanes qui suivent ces différentes routes que sont portés les courriers postaux. Les lettres sont concentrées à Assab, Djiboutil, Zeilah et Berberah jusqu'au départ d'une caravane qui porte la valise dans l'intérieur. On conçoit les retards qu'une telle organisation apporte dans les relations commerciales de l'Abyssinie avec l'extérieur. Pour remédier à ces inconvénients, le gouverneur d'Obock, M. Lagarde, vient d'organiser, de concert avec le ras Makonnen, gouverneur du Harrar, un service postal rapide desservi par des courriers montés à méhara. En cinq jours, — et souvent moins — une lettre peut ainsi parvenir de Djiboutil à Harrar, au grand avantage des négociants établis en Abyssinie.

Dans un précédent numéro, nous avons annoncé que Sir Gerald Portal, le commissaire du gouvernement britannique dans l'**Ou-Ganda**, avait quitté Kampala pour revenir à la côte et avait déjà atteint le Kavirondo,



à l'angle N.-E. du Victoria-Nyanza, lorsque le capitaine Mac Donald qu'il avait laissé comme résident à Kampala, le fit rappeler, une révolte des musulmans ayant éclaté. Dès lors sont arrivées à Zanzibar, des dépêches du commissaire anglais desquelles il ressort que la révolte avait été fomentée par Selim bey, un des officiers égyptiens que le capitaine Lugard avait enrôlés au service de l'Imperial British East African Company, avec les milliers de soldats, de femmes et d'enfants, échappés de l'ancienne province d'Émin-pacha. La vie des Européens a été très exposée. Néanmoins, les indigènes chrétiens, catholiques et protestants, s'étant groupés autour du roi Mouanga, ont réussi à réprimer la révolte, sans avoir besoin de l'aide des officiers anglais. Selim-bey a été arrêté, et emmené à la côte par Sir Gerald Portal qui revient par la voie de la Tana. Le chef rebelle est mort en route. La dépêche annonce que les Soudanais ont juré fidélité à la reine d'Angleterre sous la foi du Coran. Il semblerait, d'après cela, qu'actuellement c'est l'autorité britannique qui s'est substituée à celle du roi Mouanga. Des officiers anglais ont été envoyés dans l'Ou-Ganda pour tenir en respect les Soudanais dont les missionnaires protestants, aussi bien que Sir Gerald Portal, parlent d'une manière très peu rassurante. Le Bishop Tucker écrivait le 13 mars, de Mengo, au *Church Missionary Intelligencer* que la question la plus difficile peut-être était celle des Nubiens. « Ces hommes, » disait-il, sont le rebut des rebelles des troupes égyptiennes des provinces équatoriales. Ils sont actuellement établis au Torou et dans l'Ou-Nyoro. Ils y vivent le mieux possible de rapines et de violences. Les horreurs commises par eux épouvanteraient la conscience des gens civilisés. Que faire de ces réfugiés, au nombre de 6000 environ ? Le gouvernement égyptien ne veut rien avoir à faire avec eux, l'Imperial British East African Company tient le même langage. Les conduire à la côte paraît une impossibilité; même après les avoir emmenés la difficulté ne serait pas résolue. La seule solution me paraît être dans l'envoi par le gouvernement de quelques Anglais pour les tenir sous surveillance, et se servir d'eux pour administrer le pays. »

D'après les dépêches de Sir Gerald Portal qui viennent d'être communiquées au Parlement, le commissaire anglais, en avait fait venir à Kampala, d'abord 120 avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves (en tout environ 1200 personnes); un peu après, 90 autres avec leurs gens (900 personnes). Il proposait d'établir la plus grande partie de ces Soudanais dans un endroit convenable des bords du lac, à 50 kilomètres de la capitale.

En communiquant le projet d'arrangement conclu pour maintenir la

paix entre les deux confessions chrétiennes, Sir Gerald Portal dit que le *modus vivendi* proposé est provisoire, le Bishop Tucker ayant demandé de le soumettre au Comité de la Church Missionary Society, et Mgr Hirth ne pouvant l'admettre comme définitif sans l'autorisation du Vatican. Néanmoins, la convention paraît avoir produit déjà un bon effet, puisque les partisans des deux confessions ont oublié leurs griefs respectifs pour unir leurs forces contre les révoltés musulmans et Soudanais, et rétabli l'ordre sans recourir à l'assistance des officiers anglais.

Le *Mouvement géographique* de Bruxelles a donné, d'après les renseignements fournis à son rédacteur, M. A.-J. Wauters, par le **Dr Oscar Baumann**, un croquis provisoire de la **région comprise entre le lac Albert-Edouard et le Tanganyika**. Il résulte de l'ensemble des informations fournies par les explorateurs que le Tanganyika, le lac Albert-Édouard et l'Albert-Nyanza s'étendent, dans une direction générale sud nord, au fond d'une faille immense, d'une assez faible largeur, dont les bords sont constitués, à l'est comme à l'ouest, par des plateaux élevés dominés par des pics. Entre l'Albert-Édouard et le Tanganyika, la faille se resserre et l'on devine facilement, du village d'Ousigé, la direction de l'étroite vallée de la Roussizi venant du N. N. E. Il est possible que le lac Oso, signalé par les Arabes et par Stanley, serve de réservoir à cette rivière, qui est naviguable aux pirogues dans son cours inférieur. Au nord du lac Oso, se dresse, du fond de la faille, le massif volcanique du Mfoumbiro, sur lequel Stuhlmann, compagnon de voyage d'Éminpacha, a donné les premiers renseignements scientifiques. Au nord du Mfoumbiro commence le bassin du Nil. Cette faille explique l'étroitesse du bassin de la Roussizi. A l'est comme à l'ouest de la vallée de la rivière dont le confluent dans le Tanganyika est à la cote de 811 m., le pays s'élève brusquement jusqu'à des altitudes atteignant 3000 m., où ont leurs sources des rivières qui, vers l'ouest, s'écoulent dans le Congo, et vers l'est, dans le Nil. En somme, si réellement le lac Oso existe, ce que nous apprendra une prochaine exploration, la Roussizi joue, entre ce lac et le Tanganyika, le même rôle de canal naturel que le Semliki entre l'Albert-Édouard et l'Albert-Nyanza. Le premier porte ses eaux vers le sud, le second vers le nord; le Mfoumbiro dresse sa muraille volcanique à travers la faille et sépare les deux bassins.

Le Rouanda, dont Baumann a traversé quelques districts orientaux, est peuplé d'une race analogue aux Wa-Roundi, mais est gouvernée par des Wa-Hima. Ceux-ci, très sauvages, ressemblent fortement aux Gallas. Tout le Rouanda est sous le gouvernement d'un seul roi, Kegeré, qui habite à

Kisegé à quelques journées au S. E. du Mfoumbiro. L'aspect du pays ressemble beaucoup à celui de l'Ou-Roundi septentrional, avec cette différence que dans le Rouanda il y a de plus beaux champs de sorgho, de patates et de bananes, que les villages sont plus propres et les huttes mieux bâties. On y trouve de petites quantités de cotonnettes importées du Karagoué; en revanche, les armes à feu y sont encore inconnues. La caravane du Dr Baumann put s'y procurer des vivres en abondance.

Le P. Roblet, dont on connaît les beaux travaux géographiques à **Madagascar** et à qui on doit la meilleure carte de l'île, vient d'accomplir, de concert avec un explorateur français, M. Muller, un voyage intéressant au lac d'Alaoatra, déjà visité, il y a trois ans, par M. Maistre, que sa dernière mission en Afrique a rendu célèbre. Le P. Roblet s'est rendu au lac d'Alaoatra en partant de Tananarive. Après avoir traversé, à Varavarambato, la chaîne qui sépare les versants Est et Ouest de la grande île, il est entré dans l'Antsianaka, traversant une région sauvage, dont les habitants, très peu familiarisés avec la vue des Européens, montraient une certaine frayeur et, dans certains villages, prenaient la fuite à l'arrivée des voyageurs. Toute la région située à l'ouest du lac est marécageuse et difficilement pénétrable. Les positions de nombreuses rivières, affluents du lac, insuffisamment indiquées sur les cartes, ont pu être rectifiées. Tandis que M. Muller continuait sa route vers Majunga par Maritandrano, le P. Roblet est revenu à Tananarive en suivant la rive Est et a regagné le Sud sur une route beaucoup plus praticable que celle de l'Ouest.

Dans la séance du 5 juin de la Société de géographie de Londres, à l'occasion d'une communication du Dr Moloney sur l'expédition du capitaine Stairs au Katanga, le lieutenant Sclater a fait ressortir les avantages qu'offre la **route Zambèze-Nyassa** pour pénétrer dans l'Afrique centrale. Tandis que Stairs à la tête d'une caravane toute fraîche et bien équipée a mis douze semaines pour atteindre le Tanganyika par la route de terre, son voyage de retour de ce lac à la côte ne lui en a pris que six. M. Alfred Sharpe, vice-consul à Blantyre est venu d'Abercorn, à l'extrémité méridionale du Tanganyika, jusqu'à Blantyre en 28 jours, dont le trajet par terre n'en a pris que 14, tandis que de Blantyre à la côte il a fait récemment le voyage en 6 jours. Un autre avantage de cette route c'est que Blantyre, à 320 kilom. à l'intérieur, est un dépôt bien pourvu. Lorsque M. Sharpe préparait son expédition au lac Moëro, il a pu trouver dans les divers magasins de Blantyre, les objets d'équipement, les provisions et les marchandises d'échange nécessaires pour un

voyage de six mois. Une route carrossable bien nivelée de Chikouaoua sur le Chiré inférieur, à Mpimbi sur le haut Chiré, est presque achevée; l'ancienne route construite par l'African Lakes Company a été améliorée et modifiée dans les endroits où la pente était trop rapide. Trois steamers circulent sur le Nyassa; le capitaine Robertson monte à Mpimbi deux canonniers pour le lac et un vapeur à roues à palettes pour le Chiré supérieur. Le steamer du major von Wissmann est monté et sera prochainement prêt à être lancé. La route de Stevenson de Karonga à Abercorn, de 350 kilom., a été parcourue sans interruption par des caravanes ces quatre dernières années. Il y a toujours à Karonga une quantité suffisante de porteurs indigènes pour le transport des marchandises par cette route.

L'expédition Stairs et les récents voyages de MM. Sharpe, Delcommune, Bia ont montré combien il était facile d'atteindre du Tanganyika le Congo et les lacs Moëro et Bangouéolo. De l'extrémité septentrionale du Tanganyika, le trajet jusqu'au Victoria-Nyanza peut se faire en 15 jours. En sorte que le voyage entier de la côte jusque dans l'Ou-Ganda ne prendrait, par cette route, que 10 à 12 semaines, dont 4 seulement par terre et le reste par steamer, tandis que de Mombas le voyage par terre demande trois ou quatre mois. A Abercorn les dépêches sont délivrées tous les mois ou toutes les six semaines pour toutes les stations du Tanganyika y compris celles du Congo et des territoires allemands.

Le *Journal des Missions évangéliques* de Paris a publié les renseignements suivants sur les conditions dans lesquelles se trouvait au commencement d'avril le pays des **Ba-Rotsé**, où sévissait à la fois la petite vérole et le fléau des sauterelles. La première, écrivait M. Louis Jalla, de Kazoungoula, continue ses ravages; tous nos ouvriers l'ont eue, sans exception, ainsi que cinq de nos gamins et cinq de nos fillettes. Elle fait beaucoup de victimes aux environs, la famine aidant; et parmi ceux qui s'en remettent, il y en a plus d'un qui a un œil, ou même les deux, entièrement perdus. Que de misères à soulager! Quant aux sauterelles, après avoir achevé leur œuvre de destruction, elles nous ont enfin quittés. Un beau jour, le 19 mars, on eût dit qu'elles s'étaient donné rendez-vous ici. Pendant une petite demi-heure, le soleil en fut même obscurci: nous les vîmes se poser à terre un quart d'heure, puis reprendre leur vol et traverser le fleuve sans qu'il en restât une seule en arrière. Nos environs sont presque déserts; nos gens n'ayant rien à manger chez eux, s'en vont chez les Ba-Toka où règne une abondance perpétuelle pour y gagner leur vie. Les Ba-Rotsé sont actuellement occupés à fonder des villages tout le

long du fleuve, d'ici à l'embouchure de la Kafoué. Ce seront autant de postes d'observation pour surveiller les gués du fleuve, en vue d'une invasion possible des Ma-Tébélé. Trois de nos gens nous ont quittés pour aller avec leurs gens fonder une partie de ces villages.

Depuis longtemps les amis de l'Afrique étaient inquiets sur le sort d'**Emin-Pacha** ; tout en se défendant d'ajouter trop facilement foi aux bruits qui couraient sur sa mort, ils se demandaient si cet homme, qui avait tant fait pour l'exploration et la civilisation du bassin du Haut-Nil, qui avait consacré tant d'années à relever de la barbarie les indigènes des provinces de l'équateur et ne les avait quittés que par contrainte, ne finirait pas par succomber aux privations et aux périls auxquels l'exposait l'existence que lui avait créée l'abandon forcé de l'administration de ses subordonnés. Ils étaient loin de s'attendre aux récits apportés pendant le mois qui vient de s'écouler par des personnes dont le témoignage ne peut guère laisser de doute.

Nous voulons parler d'abord du récit circonstancié donné par M. Swann, de la London Missionary Society, qui, pendant dix ans, avait travaillé au Tanganyika, et qui, arrivé récemment à Londres, a fourni à l'*Agence Reuter* les renseignements suivants. « Quant à la mort d'Émin, » dit M. Swann, « elle ne fait pas question ; dans l'intérieur, elle est acceptée comme un fait, mais on conserve quelque incertitude à la côte sur ce sujet. Personnellement, je suis aussi certain qu'Émin est un homme mort que je le suis d'être assis ici. La nouvelle de sa mort m'est arrivée à Oudjidji par une lettre qu'on y a reçue et qui demandait ce qu'on devait faire des effets d'Émin. Je m'en suis enquis alors, et j'ai su qu'il avait été tué dans le Manyema par Seyd-Bin-Abed, et que les trente soldats nubiens qui le suivaient avaient été tués et mangés. Cette nouvelle, accompagnée de détails très circonstanciés, m'est venue de différentes sources à Oudjidji, et, pour moi, elle est aussi certaine que quoi que ce soit puisse l'être en Afrique ; elle est implicitement crue par les Arabes, qui semblent très satisfaits d'être enfin débarrassés d'Émin. Un de ceux dont je tiens mes informations est un Arabe, qui avait voyagé sur la route suivie par Émin. Cet Arabe, non seulement m'a décrit le voyage d'Émin, mais, quoique probablement il n'ait jamais vu une carte géographique de sa vie, il a marqué sur une feuille de papier les différents lieux touchés par l'explorateur, et expliqué comment il avait été traqué par les Arabes qui avaient résolu sa mort. Émin avait traversé la contrée de Rouanda, et suivi un des fleuves coulant dans le Congo, jusqu'à ce qu'il arrivât à la résidence de Seyd-Bin-Abed, où il s'est arrêté. Peu de temps après son arrivée,



quelques Arabes vinrent lui demander où il allait. Émin leur répondit : « Je me dirige vers la côte ». Un autre Arabe s'avança alors et lui dit : « Vous êtes Émin-Pacha, celui qui a tué des Arabes au Victoria-Nyanza ; je veux vous tuer ». Alors cet homme prit à sa ceinture un grand couteau arabe à lame courbe et, le brandissant en l'air, il trancha la tête à Émin. Son corps fut ensuite jeté aux Manyéma, qui le dévorèrent ; les Nubiens qui le suivaient furent également tués et mangés. A l'appui de la confiance qu'on peut avoir en ce récit, dit M. Swann, il faut se rappeler qu'Oudjidji est l'endroit le plus rapproché de celui où l'on a entendu parler en dernier lieu d'Émin. J'en ai été tellement impressionné, que j'ai donné l'ordre à Roumaliza de se procurer tous les papiers ou lettres laissés par Émin, et il m'a promis de le faire. La plus grande incertitude subsiste à ce sujet, sur la côte, mais le fait qu'on n'a plus vu Émin ni entendu parler de lui depuis qu'il avait atteint le Rouanda en dit assez.

Après cette lettre de M. Swann, le *Standard* en a publié une d'un officier anglais qui faisait partie de l'expédition Dhanis, et qui, comme tel, a pris part aux combats livrés aux Arabes sur le Lomami et devant Nyangoué. Cette lettre a été communiquée au journal susmentionné par le père même de cet officier. D'après celui-ci Émin a été tué le 26 février, ou à peu près à cette date ; l'endroit où le meurtre s'est accompli est situé non loin du Loualaba, en aval de Nyangoué. Accompagné d'une troupe peu nombreuse, il suivait les rives du fleuve se dirigeant vers les Stanley-Falls. Ce même jour, 26 février, les Européens étaient engagés dans une formidable bataille, et Émin, qui, la veille au soir, avait campé sur les bords du Loualaba, prenait part à l'engagement. Comme le pacha se frayait un chemin à marche forcée vers le front de la ligne de combat, il fut tout à coup reconnu par Saïdi, un parent de Tipo-Tipo et un des chefs du pays. Obéissant à des ordres directs reçus de Mounié-Moharra, frère de Tipo-Tipo, et son grand commandant pour la guerre, Saïdi se précipita sur Émin et d'un coup de son couteau recourbé, il lui trancha net la tête. Ce Saïdi est un guerrier d'une bravoure folle ; il prit part après cela au massacre de la suite d'Émin dont tous les membres furent mangés par les indigènes auxquels leurs cadavres furent livrés.

La boîte en fer-blanc contenant les dépêches d'Émin fut trouvée à Nyangoué et remise au commandant de l'expédition, M. Dhanis. Ces dépêches sont très nombreuses et jetteront une grande lumière sur les travaux d'Émin pendant les quelques mois qui ont précédé sa mort.

Au moment où l'officier anglais écrivait sa lettre, le corps des Européens en ce moment à Nyangoué n'avait pas le moindre doute que le



pacha ne fût mort. Il paraît même que ce meurtre n'avait pas provoqué parmi eux la moindre surprise. Ils savaient, paraît-il, comme une chose de notoriété publique dans la région où ils étaient, que depuis des mois Émin était suivi à la piste à distance et que tôt ou tard les Arabes le massacrerait.

En présence d'une telle mort, nous ne pouvons que déplorer une fois de plus que celui qui en a été la victime n'ait pas été laissé dans sa province de l'Équateur, muni des armes et des provisions que lui avaient destinées les organisateurs de l'expédition dite de secours. Notre conviction est qu'il y serait encore et qu'il aurait préservé les indigènes de l'anarchie à laquelle ils sont en proie depuis qu'il a été contraint de la quitter.

Après entente avec le sous-secrétaire d'État aux Colonies, le commandant **Monteil** partira le 10 octobre pour le Congo. Il compte arriver le 5 novembre à Loango. Conformément à la décision du groupe colonial de la Chambre des Députés d'avril-mai 1893, il a été choisi pour organiser les **postes français du bassin de l'Oubanghi**. Sa mission se compose du capitaine Decaze, du lieutenant Jullien, de MM. François et Comte et d'une escorte de tirailleurs sénégalais, de 150 ou 200 hommes, encadrés par des sous-officiers de l'infanterie de marine. Un capitaine de la même arme sera désigné très prochainement pour prendre le commandement de cette troupe. Les marchandises de toutes sortes qu'emporte la mission nécessiteront un personnel de porteurs dont on ne peut évaluer qu'approximativement le nombre. Le bateau l'*Étienne*, les voitures démontables en aluminium et la mitrailleuse Maxim que le lieutenant Jullien emmène avec lui viendront augmenter encore ce chargement qui est déjà considérable.

Une mission allemande commandée par le lieutenant de Stetten a été envoyée dans l'Hinterland de la colonie du **Cameroun** et d'après la *Deutsche Kolonial Zeitung*, elle a dû aussi parvenir à Ngaoundéré. Voici, dit ce journal, l'itinéraire exact, avec l'indication précise des dates, des étapes de M. le lieutenant de Stetten : « Arrivé à Cameroun le 16 février dernier, il en partait aussitôt et passait le 26 février à Idia, il traversa le Sannaga, le 3 mars, à Mangambé et atteignit le 13 mars la station de Balinga. Après avoir attendu le retour du sous-officier Barwald qu'il avait envoyé à la station de Jaoundé, pour recruter des hommes et chercher des marchandises d'échange, il quitta Balinga fin mars, et fit ensuite un long séjour dans la région de Tikao où il conclut des traités. » Le journal allemand ajoute : « De Ngaoundéré l'expédition se rendit à Yola. »

Vraisemblablement il y sera arrivé après M. Ponel qui avait quitté le poste français de Bania à la fin de décembre, se trouvait à Gaza le 5 janvier, et continua sa route sans encombre jusqu'à Ngaouderé et Yola.

D'après les Actes de la Conférence de Berlin (1884-1885), le bassin du Niger devait être soumis au même régime que celui du Congo, avec cette différence que tandis que pour ce dernier était prévue la constitution d'une commission internationale de surveillance; celle-ci devait s'assurer de l'application des principes de liberté de navigation, d'établissement, de commerce, etc.; au Niger, le gouvernement de la Grande-Bretagne avait pris l'engagement d'exercer cette surveillance pour prévenir les infractions à ces principes que la **Royal Niger Company** pourrait commettre à l'égard des commerçants, des explorateurs, etc., dans les territoires pour l'exploitation desquels une charte royale lui avait été octroyée par le marquis de Salisbury. A plusieurs reprises, des réclamations ont dû être adressées au gouvernement anglais au sujet des procédés de la Compagnie; nous ne rappellerons pas les obstacles créés par elle au voyageur allemand Flegel qui, longtemps avant la constitution de la Compagnie, avait exploré le Bénoué, l'affluent le plus considérable du Niger inférieur, et la voie la plus courte pour pénétrer dans le Soudan par le golfe de Guinée. Actuellement, le gouvernement anglais est saisi de réclamations analogues pour les entraves mises à la circulation des expéditions françaises qui, par la voie du Niger et du Bénoué, cherchent à atteindre les territoires en amont de Yola, le point terminus de la ligne de démarcation des zones d'influence allemande et anglaise dans cette région. Et à ces réclamations viennent se joindre celles des Anglais eux-mêmes, soit les négociants de la colonie de Lagos dont les intérêts sont lésés par l'accaparement par la Compagnie de tout le commerce du bassin inférieur du Niger dont elle s'est attribué le monopole, soit les commerçants de la mère-patrie qui, paraît-il, ne sont pas plus que les étrangers à l'abri de ses exigences et de ses prétentions arbitraires. La Chambre de commerce de Liverpool, en particulier, s'est émue des agissements de la Compagnie; elle vient d'envoyer à lord Roseberry un mémoire pour le prier de faire une enquête immédiate et sérieuse au sujet des dix-sept Sierra-Léonnais massacrés à Lokodja par des agents de la Compagnie du Niger: « Ce document, » écrit-on de Liverpool au *Temps*, « est signé par le président de la Chambre de commerce, par des membres de la Société pour la prévention des actes de cruauté à l'égard des indigènes, et par plusieurs députés aux Communes, notamment M. Frédérick Lawrence, un conservateur indépendant, juge de paix dans le Wiltshire,

avocat distingué, membre de l'Athenæum club. La campagne contre la Compagnie du Niger continue à être menée avec beaucoup d'activité. Des révélations graves, relatives aux procédés de ses agents à l'égard des indigènes, surgissent de tous côtés ; la presse en est remplie. Fait caractéristique, elles se rapportent en général à des événements qui se sont passés il y a deux ou trois ans, ce qui explique la difficulté que l'on a à se procurer des renseignements exacts sur le Niger et ce qui prouve avec quels soins la Compagnie s'efforce de vivre cachée. Je ne vous signalerai aujourd'hui que la plus importante de ces nouvelles accusations. Elle a trait à une affaire un peu compliquée, et qu'il est nécessaire de raconter avec quelques détails pour la bien faire comprendre, car elle illustre d'une manière saisissante les méthodes de cette Compagnie « civilisatrice ». En octobre 1891, la Compagnie du Niger interdit aux Egouti — tribu assez importante habitant les rives du lac Ndoni où la rivière du Nouveau-Calabar prend sa source — de faire le commerce avec les indigènes du Nouveau-Calabar ; à ces derniers, bien qu'ils habitassent un territoire compris dans ce qu'on appelait alors le protectorat des Rivières d'huile, et que l'on nomme aujourd'hui le protectorat des côtes du Niger, elle fit la défense inverse « sous peine de mort ». Elle cherchait par ce moyen à détourner sur le Niger le commerce des Egouti, qui avait suivi auparavant la voie du Nouveau-Calabar, et à en faire profiter son monopole au grand détriment des Egouti, des gens du Nouveau-Calabar et du protectorat des Rivières d'huile. La conséquence de ces exigences arbitraires fut ce qu'elle devait être ; Egouti et Calabariens se livrèrent à la contrebande. La Compagnie s'indigna fort de cette atteinte portée à son prestige et à son autorité et, après avoir tué avec impartialité quelques natifs des deux tribus, elle résolut de porter toute sa colère sur les Egouti. Une expédition fut envoyée contre eux et incendia leurs villages. Mais les malheureux indigènes, sachant fort bien qu'il s'agissait d'une guerre d'extermination sans merci, se défendirent comme des enragés, tuèrent dix soldats de la Compagnie et en blessèrent une quarantaine : ce qui n'empêcha pas, d'ailleurs, l'expédition de réussir, si bien qu'ensuite les agents de la Compagnie purent se vanter à juste titre d'avoir fait table rase de cette tribu impudente. »

La Compagnie paraît craindre singulièrement que la lumière se fasse sur ses agissements, à en juger du moins par l'engagement suivant qu'elle fait signer à ses employés : « Le soussigné s'engage à ne pas communiquer, sans le consentement de la Compagnie, pendant une période de dix ans, aux journaux de la Grande-Bretagne, ou de tous

autres pays, ou à toute personne étrangère à la Compagnie, fonctionnaire de l'État ou simple particulier, des renseignements d'ordre commercial, industriel, scientifique ou politique, ayant trait aux affaires de la Compagnie, à son administration ou aux territoires occupés par elle, renseignements qu'il aura acquis pendant le temps qu'il aura été à son service. Le soussigné s'engage, en outre, à ne distribuer, ni publier aucun pamphlet, ni livre ou toute autre sorte de documents révélant des faits de nature à induire d'autres personnes à venir commercer et trafiquer dans les districts de la Compagnie. » Pour toute infraction à une quelconque des clauses de cet engagement, le signataire est tenu de payer une somme de 1,000 liv. st. à titre de dommages-intérêts.

Comment le gouvernement britannique peut-il exercer la surveillance dont il a assumé la responsabilité si, même au fonctionnaire de l'État, les employés de la Compagnie se sont engagés, sous peine de 1,000 liv. st. d'amende, à ne rien communiquer. Au reste, à une interpellation adressée au représentant du gouvernement, dans une des dernières séances de la Chambre des Communes, il a été répondu que le gouvernement n'avait aucun fonctionnaire dans les territoires exploités par la Compagnie.

Il y a lieu d'espérer que les réclamations adressées au ministère anglais, soit par la voie diplomatique, soit par les représentants du peuple anglais dans les Chambres, soit par les Chambres de commerce, finiront par faire comprendre au gouvernement de la Grande-Bretagne que quelque puissante qu'ait pu devenir la Royal Niger Company, quelque grands que soient les noms de ses administrateurs, il est tenu de faire respecter par ceux-ci les principes de liberté inscrits dans l'Acte de Berlin (1885). Les engagements que l'Angleterre a pris envers toutes les puissances, lorsque ses plénipotentiaires ont promis pour elle que ces principes seraient appliqués au Niger comme au Congo, lui en font un impérieux devoir d'honneur.

Le D<sup>r</sup> Dankelmann a fait, le 3 juin, à la Société de géographie de Berlin, une communication sur le dernier voyage du capitaine **Kling** dans la région située au nord du **Togoland**. Après avoir passé à Bismarcksbourg, il suivit d'abord au N.-E. la route de Wolf et rendit visite au sultan Jabo Boukari, de Schancho, auquel il remit des présents de la part de l'empereur d'Allemagne. A Wangara, capitale du Sougou, il quitta l'itinéraire de Wolf pour pénétrer directement dans le Borgou occidental. Cet état est gouverné par trois frères, dont le plus puissant réside à Nikki ; celui qui règne à Birni fit au voyageur une réception

amicale ; en revanche celui de Kouembé lui refusa l'entrée de sa capitale, parce que la venue de Wolf en 1889, le premier voyageur blanc dans ces parages, avait occasionné une guerre civile très sanglante. Revenu à Birni, Kling suivit, de là, la route des caravanes haoussa qu'aucun blanc n'avait encore parcourue, et traversa les districts très peuplés de Bafilo, Basari, San Sougou, pour arriver à Salaga qu'il atteignit le 19 janvier 1892. De ce point, il se rendit à Kintampo, par l'itinéraire de Binger. En route, il rencontra quantité de caravanes haoussa, dont chacune avait un grand nombre d'esclaves, enchaînés et portant de lourdes charges de noix de kola. La traite sévissait à Kintampo encore plus qu'à Salaga. Entre ces deux points, Kling fit un grand détour au nord par Boupé. Toute cette région est une vaste savanne, dans laquelle les pyramides d'ossements de buffles, d'antilopes, d'éléphants et d'hippopotames, érigées en quantité d'endroits, disent combien grande est l'abondance du gibier. Kling n'ayant traversé que deux bras du Volta, le D<sup>r</sup> Dankelmann en conclut que le Volta rouge s'unit au Volta blanc, et non comme l'ont indiqué les cartes dressées jusqu'ici, au Volta noir beaucoup plus méridional. L'expédition de Kling a en outre montré que les districts compris entre le Borgou et Salaga, ainsi que les pays de Schancho et de Dagombo sont beaucoup plus fertiles et plus peuplés que ceux qui sont plus près de la côte. Bafilo, par exemple, qui a 15,000 maisons, l'emporte sur Salaga en étendue et en importance. L'agriculture et l'élevage du bétail y sont très prospères ; le voyageur traverse des champs de yams et de millet cultivés par de grandes troupes d'esclaves simples et paisibles, qui se rendent de leurs villages à leur travail aux sons du fifre et du tambour.

---

## NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Sur la proposition de M. Delcassé, sous-secrétaire d'État aux colonies françaises, il sera publié un recueil de toutes les conventions passées en Afrique ou à propos de l'Afrique. La rédaction en est confiée à M. Deloncle, un des fonctionnaires les plus distingués de l'administration des colonies.

Dans la séance du 28 août de l'Académie des Sciences, M. Milne-Edwards a présenté l'atlas et le mémoire de MM. Gauthier et Thomas sur leur mission en Tunisie. M. Thomas a recueilli entre autres un très grand nombre de fossiles dont 92 espèces nouvelles sur 336. Les fossiles tunisiens ont une grande analogie avec ceux de l'Algérie, de la Provence, de l'Italie.

Un groupe de Touareg, de la tribu des Oulad-Yamena, vient d'arriver à Biskra ;



ils ont reçu l'hospitalité des Chaamba, preuve que les anciennes rivalités entre ces derniers et les Touareg paraissent apaisées. Après avoir visité les magasins de la localité, ils ont promis de s'efforcer d'engager leurs compatriotes à organiser des caravanes pour venir s'approvisionner à Biskra.

Le sud de la Tripolitaine a été troublé par des combats sanglants que se sont livrés dans le Fezzan les tribus de Zentans et des Oulad-Buseis, à l'occasion de razzias de moutons. Les deux tribus ont subi des pertes importantes, et les négociants de Tripoli éprouvent de grandes craintes sur le sort des caravanes qui traversent en ce moment les territoires des belligérants.

Qui aurait dit qu'un jour des indigènes de la Tripolitaine émigreraient aux États-Unis ? C'est cependant ce qui vient d'arriver, dit le *Journal des Débats*. Une soixantaine d'indigènes de Benghazi se sont embarqués pour l'Amérique où ils vont chercher du travail. Si nous ne nous trompons, ce sont les premiers émigrants tripolitains qui vont s'établir dans le Nouveau-Monde.

D'après un télégramme de Tripoli, un grand combat aurait eu lieu il y a un mois non loin de Ghadamès. La dernière caravane arrivée du Fezzan a donné quelques détails sur ces incidents où un parti de 1,000 cavaliers arabes de la tribu des Oulad-Soliman aurait pillé et mis en fuite les campements touareg, leur enlevant plusieurs centaines de tentes et de chameaux. Ce serait un véritable désastre pour les Touareg qui, surpris à l'improviste, ont perdu beaucoup des leurs et ont dû se réfugier dans la ville.

M. Bent auquel sont dues les fouilles de Zimbabwe, dans le Ma-Shonaland, explore actuellement l'Abyssinie, où il a découvert, dans la vallée de Hodas, les restes de la ville grecque nommée Koloé par les géographes anciens. Au témoignage de ceux-ci, un grand nombre de Grecs s'établirent en Abyssinie après le règne d'Alexandre et y bâtirent des villes, dont l'une était Koloé.

S. A. R., le prince Louis de Savoie, lieutenant de vaisseau, se propose de se rendre à Massaouah à bord de la canonnière le *Volturno*; il visitera les fortifications de l'Asmara, puis redescendra à Assab, d'où il ira à Zanzibar rendre visite au Sultan.

Le gouvernement italien étudie la question de l'établissement, dans ses possessions d'Afrique, d'une colonie de déportés pris parmi les détenus dits politiques, tels que socialistes, anarchistes, etc.

Un service postal express à méhara (chameaux-coureurs) vient d'être installé, à titre d'essai, dans les territoires français d'Obock et de la côte des Somalis. A cet effet, a été créé un timbre-poste spécial provisoire de 5 francs qui sera très prochainement émis. Ce timbre triangulaire représente un méhari dans le désert et est entouré de caractères arabes, éthiopiens et français indiquant le millésime et le nom de la colonie. Pour ce timbre de 5 francs, le poids maximum du pli à affranchir est fixé à 50 grammes. Ultérieurement, une nouvelle et complète émission de timbres similaires aura lieu, dont le prix variera de 2 à 50 francs.

On a reçu à Rome la nouvelle que le capitaine Bottego, explorateur italien, est arrivée à Zanzibar, après avoir fait des études prolongées sur les tributaires du haut Djouba.



Nos lecteurs se rappellent le combat livré le 10 août de l'année dernière par le chef Meli, de la station de Moschi, au Kilimandjaro, à l'expédition allemande conduite par le capitaine von Bülow et le lieutenant Wolfrum, qui, avec plusieurs sous-officiers allemands et un assez grand nombre de noirs, succombèrent dans la lutte. Le colonel von Schele, gouverneur actuel de l'Afrique orientale allemande, a organisé une nouvelle expédition pour châtier ce chef rebelle ; après quatre heures d'un combat très vif, le camp fortifié de Meli a été emporté d'assaut, ce qui permet d'espérer que l'autorité allemande pourra désormais poursuivre en paix son œuvre dans cette région.

M. Gregory, naturaliste anglais est arrivé à Mombas ; il revient d'une expédition au lac Baringo, dans laquelle il a aussi exploré le cours supérieur de la Tana et fait l'ascension du Kénia jusqu'à une altitude de 5700 mètres.

Les négociations qui se poursuivaient à Berlin entre les délégués anglais et allemands pour la délimitation de la frontière anglo-allemande dans la région du Kilimandjaro ont enfin abouti. Le nouveau traité signé le 25 juillet donne satisfaction à l'Allemagne en lui laissant le district de Kimangelia ; en revanche la grande Bretagne bénéficie d'une petite augmentation de territoire dans le voisinage de Taveta.

Des colis postaux peuvent être expédiés actuellement par les bureaux de l'Afrique centrale britannique (territoire situé entre le Zambèze, le Nyassa et le Tanganyika). On paie 2 fr. 15 par livre. Les paquets ne doivent pas dépasser 7 livres. Les départs ont lieu de Londres tous les samedis matin pour le Cap, et du Cap pour l'Afrique centrale une fois par mois. Les bureaux ouverts dans ce protectorat sont ceux de Blantyre, Chinde, Chikouaoua, Chiromo, Fort-Anderson, Fort-Johnston, Fort-Lister, Kaloungouzi, Karonga, Mlanji, Fort-Herald, Rhodesia, Tanganyika, Haut-Chiré, Zomba.

A partir du 1<sup>er</sup> octobre, les bureaux de postes de Touli, Victoria, Salisbury et Umtali, dans le Ma-Shonaland, pourront faire et recevoir des envois d'argent. Un arrangement à cet effet est intervenu entre la South African Company et l'administration des postes.

La South African Company s'est assuré le droit exclusif d'exploiter toutes les mines du territoire de Khama, roi des Ba-Mangouato. Elle vient de conclure avec les concessionnaires qui l'avaient devancé des arrangements qui lui assurent le monopole.

Les relations existantes entre Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé et des Ma-Shona, et les agents de la South African Company auxquels il avait accordé l'autorisation de s'établir dans ses États, ne se sont pas améliorées dans le mois qui vient de s'écouler. Les journaux anglais ont publié à ce sujet des nouvelles qu'il est fort difficile d'accorder les unes avec les autres. Le gouvernement vient de faire distribuer aux Chambres un *Blue Book* que nous avons demandé à Londres. Lorsqu'il nous sera parvenu, nous serons mieux à même de dire quelles ont été les causes du conflit et d'attribuer à chacune des parties la responsabilité qui lui revient. Ce que nous savons de certain d'après les déclarations de M. Buxton, représentant du Colonial Office dans la

Chambre des Communes, c'est que le gouvernement anglais a donné l'ordre à la Compagnie de ne faire aucune déclaration de guerre sans son autorisation.

Nos lecteurs savent que M. Cecil Rhodes, premier ministre de la Colonie du Cap, est en même temps directeur de la South African Company. La Colonie et la Compagnie n'ont pas en toute occasion les mêmes intérêts. La Colonie a été notamment assez mécontente de voir construire, avec l'argent de la Compagnie, le chemin de fer de la Pougoué, qui, offrant une voie plus courte que celle du Cap à Mafeking, drainera tout le commerce des territoires de la Compagnie au détriment d'une ligne qui a coûté si cher à la Colonie.

Le Volksraad du Transvaal a approuvé l'extension proposée du chemin de fer de Natal à partir de Charlestown. L'importance de cette décision pour la Colonie est très grande. Jusqu'à présent toutes les marchandises transportées de la côte au Transvaal doivent être déchargées à Charlestown, tête de ligne du chemin de fer, et, de là, transportées par wagon à grands frais et avec beaucoup de retards. L'extension de la ligne mettra Durban en communication directe avec le Transvaal et permettra à Natal de suffire avec le Cap aux transports commerciaux de ou pour la république sud-africaine.

The *Blue Book* se rapportant à un projet de prolongation du chemin de fer de Mafeking à la Macloutsié et à Tati a été présenté de la Chambre des Communes. Le gouvernement anglais a promis un subside annuel de 500.000 fr. pendant dix ans pour l'extension de la ligne de Vrybourg jusqu'à Mafeking.

— A partir du 1<sup>er</sup> septembre, on peut échanger des mandats-poste ordinaires avec l'État libre du Congo. Cet échange, qui s'effectue aux conditions de l'arrangement de Vienne du 4 juillet 1891 et du règlement de détail et d'ordre y relatif, emprunte cependant l'intermédiaire de l'administration des postes belges; il est limité, pour le moment aux Bureaux de Banana, Boma et Matadi. Les mandats-poste à destination de ces localités devront être établis, à tous égards, comme ceux à destination de la Belgique, mais être adressés officiellement, sous enveloppe fermée, au

« Bureau de poste de Bruxelles-centre. »

Ce dernier bureau les convertira en mandats-poste du service de la Belgique avec le Congo et il sera déduit chaque fois du montant du mandat un droit de commission de 1/2 0/0. Il ne peut pas être obtenu d'avis de paiement, de mandats-poste à destination de l'État libre du Congo. Les mandats-poste originaux de l'État libre du Congo seront convertis en mandats belges-suisse par le bureau de « Bruxelles-centre » et arriveront donc en Suisse comme les autres mandats de la Belgique à destination de la Suisse.

L'arrangement franco-anglais du 12 juillet 1893, relatif à la délimitation des deux pays sur la Côte-d'Or, vient d'être distribué à la Chambre des Communes.

La mission Moskowitz et Dautier, qui avait quitté la France au mois d'avril dernier, pour se rendre à la Côte d'Ivoire, s'est mise en route pour l'intérieur. Aux dernières nouvelles, les deux voyageurs étaient à Bettié et remontaient la Comoé. Ils voyageaient en compagnie des envoyés des chefs de Kong qui, après être allés à Grand-

Bassam toucher les coutumes qui leur étaient dues, rentraient dans leur pays. C'est avec ces envoyés que MM. Dautier et Moskowitz arriveront à Kong, terme de leur voyage d'exploration commerciale.

M. Béchet, chargé de mission par la Société d'économie industrielle et commerciale, s'est embarqué à Bordeaux, le 5 septembre, pour aller fonder des comptoirs dans le Soudan. Trois de ses agents étaient partis précédemment : le premier se trouve actuellement à Kita, le second à Kayes, et le troisième était arrivé à Saint-Louis avec 90 tonnes de marchandises que la mission transportera vers la boucle du Niger.

---

### CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

A l'occasion de l'arrivée de deux délégués **Touareg** à Tatahouine, au sud de la Tunisie, un correspondant du *Journal des Débats* lui écrit de Tunis, 5 septembre, « le cheik-Aïssa, faisant appel à notre amour bien connu de la justice, réclame une négresse qui se serait, paraît-il, enfuie avec un esclave nègre. Le problème devient délicat, car ce n'est ni plus ni moins que la question tout entière de l'esclavage qui se pose. On n'ignore pas, en effet que tout esclave qui met le pied sur nos territoires devient libre *ipso facto*, et c'est là le différend qui nous séparera longtemps encore des populations du Sahara et des oasis qui ne peuvent ni comprendre nos doctrines, ni admettre qu'en vertu de principes d'égalité de races et de philanthropie nous les privions de la source, peut-être la plus considérable, de leurs revenus et de leur commerce. Le délégué Ouan Titi, neveu de Aïssa, demanda en outre la restitution d'une négresse, nommée Mekka, enlevée par un nègre de Ghadamès. Mais, là encore comme dans le cas sus-mentionné, l'autorité fut impuissante à satisfaire le désir des Touareg, car on ne savait quelle route avaient prise ces nègres, ni s'ils s'étaient rendus à Gabès ou à Tunis; il ne fut pas davantage possible de répondre à d'autres réclamations portant aussi sur des esclaves fugitifs, le service de surveillance ne les avait pas signalés, et tout portait à croire qu'ils avaient été capturés au désert ou qu'ils y étaient morts de soif, s'y étant égarés.

Le P. Ohrwalder a fourni à l'*Anti-Slavery Reporter* les informations suivantes sur le sort des esclaves dans l'ancien **Soudan égyptien**, soumis aujourd'hui au Mahdi Abdullah. Les esclaves de Mehedia, dit-il, souffrent beaucoup plus que sous le gouvernement égyptien; alors il y avait abondance de vivres, et ces pauvres esclaves ne mouraient pas de faim; l'opulence étant générale, les maîtres n'étaient pas obligés de surmener leurs esclaves. Aujourd'hui, la cruauté envers ceux-ci est portée à